

●●●

- Pas plus que cette intention prêtée par toi à Zighout Youcef, à plusieurs reprises durant le tournage, de «terroriser la population européenne» afin «de provoquer un fossé communautaire» et de pousser l'armée française à une répression de grande ampleur, afin que chaque famille arabe touchée envoie un de ses enfants au maquis pour venger le frère, le père ou l'oncle.

Est-ce moi dans mon film qui prête à l'ALN de telles intentions, qu'ailleurs on qualifierait de machiavéliques, ou toi dans ton papier : «Zighout et ses proches rêvaient d'un bain de sang... (l'armée française) fit exactement ce que des insurgés forts ingénieux venaient de lui suggérer» ?

- Je n'ai pas non plus utilisé le témoignage de cet habitant d'El Alia, un de ces «Sétifiens», toujours appelés ainsi malgré leur arrivée dans la région depuis les années 1940, qui te disait sa colère, plus de 50 ans après, contre les groupes de l'ALN de la région, coupables selon lui de ne pas avoir averti la population qui fit les frais de la répression aveugle de l'armée française, alors que les combattants, eux, avaient déjà mis, avant l'action, leurs familles à l'abri dans les montagnes.

Ne crois-tu pas que si j'avais fait le choix conscient «d'un parti pris malencontreux», comme tu dis, j'aurais dû précisément ne pas laisser de côté ces heures et ces heures de rushes ?

Faux procès. A quand le véritable débat ?

Tournage nié par le montage, répression non évoquée, manquement à Daïbou... Désolé, mais aucun de tes reproches ne tient la route. Et si le spectateur s'en apercevra, dès qu'on lui permettra de voir ce film, je ne peux manquer de m'interroger sur les sens de ta démarche tardive.

Chercher la vérité sur la mort de ton oncle n'était certes pas une mince affaire, puisque toute proportion gardée, comme pour la liquidation d'Abane Ramdane, elle met en cause des hiérarchies, des personnes vivantes, des intérêts puissants, et une sacralité, celle de la «pureté révolutionnaire».

Si j'ai accepté de t'accompagner, et donc de partager les risques avec toi, c'était, bien sûr, parce que je pensais que ce serait réciproque. Maâlich, de mon côté, je continue d'assumer. Hormis les reproches auxquels je viens de répondre, il y a une série d'appréciations dans ton papier qui, malgré leur expression tranchée, ont l'intérêt de donner un échantillon de ce que le film pourrait provoquer comme débats.

«Le recours au djihad est la conséquence de la fermeture du débat politique, de la répression, du déni de justice et de l'absence de démocratie...» Tu dis cela pour l'époque.

Mais comme tu le sais, les islamistes disent exactement la même chose aujourd'hui ! Ne faudrait-il pas donc se demander, comme le font des anthropologues algériens, si le recours au djihad n'est pas aussi la conséquence des pesanteurs de l'archaïsme d'une société traditionnelle qui peine à entrer dans la

modernité ? Ou qui y entre un peu à contre-cœur, un peu forcée par la «mondialisation» de l'économie mais aussi des idées, des comportements, etc. ?

«Zighout Youcef aura fait le seul choix qui s'imposait à la Révolution.»

Cette position est nouvelle. Elle contredit toute la problématique dans le film, qui tenait dans le fait que ton oncle avait justement fait, lui, un autre choix, à Béni Malek en tout cas... De plus, dans le film, tu t'interrogeais durant un long plan-séquence, c'est-à-dire ininterrompu, sur la manière dont a été menée l'opération du 20 août et te demandais s'il fallait s'en prendre à des civils européens, s'il fallait tuer des gens comme Balestriéri dont tu soulignais le soutien à l'ALN.

Mais après tout, on a bien le droit de changer d'opinion sans être obligatoirement traité de «révisionniste» ou pire de «néga-tionniste» ! Je te signale que les responsables politiques et militaires réunis au Congrès de la Soummam, un an après, le 20

«les Arabes» est dans l'ordre des choses. Elle met en pratique l'idéologie fondatrice du colonialisme : le racisme. Mais une «armée de libération nationale» peut-elle agir pareillement, en tuant tout aussi indistinctement tous les «gour» ?

Se poser une telle question, te demandes-tu, «n'est-ce pas faire le lit de la négation ?» Cher Professeur, je me réjouis qu'à l'université, on puisse encore se poser ce genre de problème, sous forme de question... Comme quoi, faut jamais désespérer.

La pensée ethnique

Malgré la longueur de ton papier, j'ai été étonné que tu ne dises pas un mot de ce qui est quand même le sujet, le cœur même du film. Ma seule vraie idée de départ, en écrivant le scénario, puis en me lançant dans le tournage, était celle de l'écrivain algérien Jean Pélégri, qui n'a cessé de dire que sous l'histoire apparente, cruelle, il y avait une autre histoire souterraine

Mais à El Alia, ton interlocuteur va plus loin. Il t'explique pourquoi ils n'ont épargné ni femmes ni enfants : «Nos chefs nous ont dit que chez les Français, ce sont les femmes qui commandent.

Alors quand elles verront qu'ici on a tué femmes et enfants, elles diront à leurs maris, allez on s'en va...» Ainsi, les actes commis n'étaient pas «aveugles», «barbares», «sauvages», mais bien la conséquence d'une pensée, que faute de mieux, j'appelle «ethnique».

Que le nationalisme, ou du moins son courant dominant, qui s'était donné pour mission de mettre fin au système colonial, se soit aussi donné celle d'épurer l'Algérie de ses populations non-musulmanes, voilà ce que nous avons découvert ensemble. Dissimulerais-je que j'en ai été ébranlé, que je n'en suis pas sorti indemne ?

Comment nier que le nationalisme avec sa contre-logique ethnique reste prisonnier de l'idéologie raciste qu'il se donne pour

une introspection collective.» Ou à condition qu'il échappe à ce que tu appellais encore en juin 2007 «une belle cabale des temps anciens».

Avant de finir

Au fait, je ne t'ai pas encore vu réagir aux propos gravissimes de notre ministre de la Culture (*Liberté*, 3 février). Tu sais... là où elle annonce qu'elle va organiser un visionnage de notre film, avec des anciens combattants, et des... personnages du film ! T'aurait-elle déjà invité ? Iras-tu ? Pour ce qui est des anciens combattants, des vrais, je ne comprends pas à quel titre.

S'ils étaient détenteurs de la vérité historique, ça se saurait, compte tenu des innombrables colloques sur l'écriture de l'Histoire qui se sont tenus depuis 1962. Je n'ai pas vu, non plus, un seul historien réagir. Mais d'une certaine manière, je les comprends.

La nouvelle a franchement de quoi les réjouir : plus besoin de recueillir des témoignages, de construire des hypothèses, de les vérifier, de déconstruire les mythologies de «la famille révolutionnaire», de signaler les mensonges ou les silences des manuels scolaires, d'affronter les ires des ministres concernés... Plus besoin de bosser, quoi. La planque !

Merci quand même de demander la sortie du film (même si à deux reprises tu parles d'une sortie «controversée»), puis d'une sortie chahutée !). Au moment où l'on annonce qu'il est en cours d'interdiction officielle, ça fait chaud au cœur.

Merci pour les millions de spectateurs algériens à qui le film est destiné en priorité, même si tu les prévient que «le film prend le parti de tuer le vrai débat», ce qui est faux, puisque ce à quoi nous assistons actuellement en est tout le contraire, une première même dans l'histoire du cinéma mondial : on n'aura jamais autant parlé dans des journaux légaux d'un film interdit... !

A l'allure où ça va, les spectateurs n'auront même plus envie de le voir. Bientôt ils en sauront par cœur, les séquences, les plans, les dialogues, leurs significations cachées et même les états d'âme (a postériori) de ses interprètes !

La «démocratisation» a quand même du bon. Il fut un temps, où le pouvoir lui-même devait se charger d'embrocher les artistes récalcitrants, Bachir Hadj Ali, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, par la plume ou le casque allemand... A présent, il délègue.

Merci Aziz, merci mille fois quand même par ces temps d'inquisition de sauver l'œuvre du bûcher, sinon l'auteur...

Jean-Pierre Lledo
Le 10 février 2008

*Merci Hocine Benhamza, pour m'avoir envoyé, en guise de solidarité, ce magnifique proverbe !



Jean-Pierre Lledo (à gauche)

Août 1956, eux aussi désapprouveront les exactions contre les civils.

«Donnez-moi vos tanks, je vous donnerai mes couffins...»

Rappelons pour les nouvelles générations que «couffins» voulaient dire bombes. Cette formule, rétablissons les droits d'auteur, appartient à Larbi Ben M'hidi. Je ne sais quelle fut sa véritable pensée quand il prononça cette phrase.

Ce dirigeant, dont la dignité en imposa à Bigeard qui tint à lui rendre les hommages militaires avant de le livrer à Aussaresses, voulait sans doute exprimer la fierté d'un peuple qui se bat pour sa liberté, malgré l'inégalité des moyens. Mais reprendre cette formule aujourd'hui, telle quelle, me pose problème.

L'idée de réciprocité qu'elle sous-tend me choque. Avec des tanks, ferai-je comme ceux qui les utilisent contre nous : tuer aveuglément ? Qu'une armée coloniale tue indistinctement tous

ne, faite de connivences, fraternités, amitiés, voire amours (cf *Ma mère l'Algérie*).

Et le tournage ne l'a certes pas démenti ! Même si, au montage, il m'a fallu renoncer à des quantités de scènes, de propos drôles ou pathétiques, évoquant cette fraternité que d'aucuns, les pères, disent n'avoir jamais rencontrée...

Mais il est vrai que, pour ne prendre que le 1^{er} épisode du film, le tien, nous avons aussi été confrontés à des révélations moins joyeuses...

L'ordre principal qui a été donné aux groupes armés le 20 Août 1955, était de tuer tous les «gour» ou les «liahoud», au faciès, vu que la consigne était de faire vite.

A ta question : «Si vous aviez rencontré Roger dans une rue de Skikda, l'auriez-vous tué ?», l'un d'entre eux, parfaitement au courant du soutien qu'apportait Balestriéri à l'ALN, répond sans hésitation «oui, même Roger»

but de combattre ?

Après cette triste découverte durant le tournage, fallait-il que tu m'en infliges une autre, aujourd'hui, comme s'il te fallait m'extirper encore mes dernières illusions, me désenchanter totalement ? Ainsi, toute cette histoire souterraine, toute cette amitié avec les Balestriéri, et les autres agriculteurs dont tu m'avais cité les nombreux noms durant le tournage, ne serait pas le produit d'individus refusant, quelles que soient leurs origines, la loi d'un système inégalitaire, et prenant l'initiative d'opposer des contre-valeurs humanistes... Mais la conséquence... du syndrome de Stockholm : «Après tout, n'est-il pas courant qu'entre le bourreau et le prisonnier s'établisse une certaine complicité qui frise au respect mutuel ?»

Tu ne croyais peut-être pas si bien dire le 29 janvier dernier à Louis Arti : «Le film mérite amplement d'être montré. Mieux, il devrait servir de catalyseur à

L'abondance de matière nous contraint à reporter la diffusion du «Soir du livre» à jeudi prochain.